

RIEF

**Revue
italienne d'études françaises**
Littérature, langue, culture

6 | 2016
Les romanciers oubliés des années Trente

Une oubliée sous les feux de la rampe : le cas Némirovsky

Teresa Manuela Lussone



Éditeur
Seminario di filologia francese

Édition électronique

URL : <http://rief.revues.org/1251>
ISSN : 2240-7456

Référence électronique

Teresa Manuela Lussone, « Une oubliée sous les feux de la rampe : le cas Némirovsky », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 15 décembre 2016. URL : <http://rief.revues.org/1251>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2016.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Une oubliée sous les feux de la rampe : le cas Némirovsky

Teresa Manuela Lussone

- 1 Dire d'Irène Némirovsky qu'elle est un écrivain oublié pourrait paraître paradoxal : trois biographies, deux monographies, des dizaines de traductions, des millions de livres vendus, trois films et de nombreuses pièces de théâtre tirés de ses romans : cette « oubliée » se trouve bel et bien aujourd'hui sous les feux de la rampe. Ainsi, force est de constater que l'histoire de la réception d'Irène Némirovsky est pour le moins romanesque et qu'elle nous oblige à nous poser deux questions : pourquoi l'auteure a-t-elle été oubliée ou plutôt négligée après sa mort ? Pourquoi, soixante ans plus tard, a-t-elle été redécouverte ?
- 2 Bien que pendant les années 1930 elle ait été l'une des romancières les plus connues, à certains moments de sa carrière, Irène Némirovsky avait déjà encouru la défaveur de la critique. En 1929, *David Golder* avait été salué, entre autres, par Thérive comme un véritable chef-d'œuvre¹. La campagne de presse orchestrée par Grasset contribua sûrement au succès du roman, puis la parution du *Bal* et les controverses entre Duvivier et Nozière, qui tirèrent respectivement un film et une pièce de théâtre de *David Golder*, ne firent qu'accroître la renommée de l'écrivaine. Toutefois, vers le milieu des années 1930, même si elle peut toujours compter sur l'appui du public², ses ouvrages ne jouissent plus d'une approbation unanime. La critique n'apprécie pas ses tentatives de changer de manière et en 1934 Brasillach dans *L'Action française* ne cache pas son mépris pour *Le Pion sur l'échiquier*, premier roman paru chez Albin Michel : « Peut-être l'auteur de *David Golder* ne devrait-elle pas écrire de romans. Toute l'adresse de l'écrivain ne parvient pas à masquer le vide du sujet et du livre »³. À cette époque Brasillach s'est déjà tourné vers le fascisme et il est légitime de soupçonner que sa critique n'est pas sans préjugés. Toujours est-il qu'Irène Némirovsky en est affectée : si, d'un côté, elle se dit que le roman n'est pas si mal, de l'autre elle est consciente d'avoir écrit *Le Pion sur l'échiquier* « pour manger »⁴. L'année suivante *Films parlés*, qui paraît chez Gallimard, est un nouvel échec. René Lalou qui, plus tard, fera pourtant figurer Irène Némirovsky dans son *Histoire de la littérature*

française contemporaine, écrit dans *Le Progrès de Lyon* : « l'ensemble laisse une sensation de raideur et de monotonie »⁵. Déchue, Irène Némirovsky fait contre mauvaise fortune bon cœur et le 5 mars, elle écrit à Lalou, à qui elle s'était adressée pour le remercier de ses comptes rendus sur *L'Affaire Courilof* et *Le Pion sur l'échiquier*, mais d'un tout autre ton :

Je viens de lire votre article dans le Progrès de Lyon, à propos de « Films parlés ». Je dois vous dire qu'en son temps, (il y a deux ou trois ans) j'étais très intéressée par le cinéma, et tout ce que j'écrivais s'en ressentait. Je crois que vous avez raison et qu'il ne faut pas mélanger les deux genres, mais je crois aussi qu'il ne faut pas craindre les expériences, même si elles ne sont pas très réussies.

Vous avez toujours été si bienveillant et si charmant pour moi, et même cette fois-ci vous avez réussi à glisser quelques phrases flatteuses parmi vos réserves. Cela me touche beaucoup.⁶

- 3 Moins sévère, Edmond Jaloux juge la tentative « peut-être inutile, en tout cas intéressante », bien que les nouvelles d'Irène Némirovsky n'aient pas « l'originalité, ni la grande qualité littéraire de celles de Mme Marguerite Yourcenar »⁷. Les critiques de *Films parlés* auront touché l'auteure qui, quelques mois plus tard, fera précéder *Le Vin de solitude* d'un avant-propos dans lequel elle semble se défendre d'avance contre d'éventuelles critiques :

Je pense que ceux qui ont eu une enfance heureuse entourée de soins et de tendresse n'éprouveront aucune sympathie pour Hélène Karol [...]. On m'a souvent reproché d'être pessimiste. Je voudrais, dans ce livre-ci, me défendre contre cette accusation, car la seule forme d'optimisme digne de l'homme est de voir la dureté et l'incohérence de l'existence et pourtant d'aimer la vie.⁸

- 4 Les craintes d'Irène Némirovsky sont fondées : Henry Bidou remarque le « pessimisme hébreu » de ce livre « curieux »⁹. Henri de Regnier, tout en reconnaissant son talent, lui reproche la peinture d'une humanité « assez basse »¹⁰. Celle que l'on qualifiait de romancière de « première grandeur » en 1929 dans *Les Nouvelles littéraires*, semble, quelques années plus tard seulement, ne plus correspondre à l'air du temps. En 1936, Ramon Fernandez perçoit « une légère odeur de thèse » dans *Jézabel*, qu'il juge un peu « affaibli [...] par une affabulation assez forcée »¹¹. Bien entendu, sa notoriété ne s'évanouit pas tout d'un coup : Irène Némirovsky reste encore très connue et ses romans bénéficient toujours d'un bon nombre de comptes rendus, dont certains demeurent très élogieux. Mais personne ne crie plus au chef-d'œuvre : l'époque de l'acclamation semble désormais lointaine.

- 5 À partir de 1938 des soucis financiers inquiètent l'écrivainne, qui au dire de son mari, Michel Epstein, n'arrive pas à travailler « sans être assurée d'un revenu fixe »¹². Dans ses propres notes, Irène Némirovsky est elle-même étonnée que « l'auteur de D. G., la jeune femme pleine de talent »¹³ ne puisse se permettre d'aller au cinéma selon ses envies. Le 16 janvier 1938, Michel Epstein écrit à Albin Michel pour lui demander de renouveler le versement des mensualités qu'elle touchait durant les trois premières années du contrat, équivalant à 4.000 frs¹⁴. La réponse de l'éditeur laisse transparaître quelques doutes sur les ventes : « Je dois faire établir la situation de la vente des ouvrages de Madame Némirovsky, des versements qui lui ont été effectués et ce n'est que d'après ces données que je verrai si je puis reprendre les mensualités et dans ce cas, quelle sera leur importance »¹⁵. Lorsqu'Albin Michel accorde enfin une mensualité de 3000 frs., Irène Némirovsky se décide à lui envoyer *La Proie*, dont l'éditeur vendra plus de dix mille exemplaires. Mais, selon toute apparence, les nouveaux accords avec l'éditeur ne sont pas suffisants pour le niveau de vie des Epstein et l'écrivain entre 1939 et 1940, « uniquement

pour gagner qq. sous », se trouve obligée de publier des « nouvelles alimentaires »¹⁶ dans *Marie-Claire*, *Gringoire* et *Candide*.

- 6 En 1939 *Deux* fut un succès inattendu : il vendit plus de 22.000 exemplaires. Mais le dernier succès du vivant de l'auteur fut le livre qui aida le moins à sa survie littéraire. Le premier roman « qu'elle consacre à l'Amour »¹⁷ est l'un des seuls romans de l'auteure qui ne bénéficient d'aucune réédition pendant son passage au purgatoire et il sera même le dernier à être réédité après sa redécouverte.
- 7 À partir de 1940 les lois raciales qui interdisent à Irène Némirovsky de publier sous son nom enclenchent un processus de relégation aux oubliettes de l'histoire littéraire¹⁸. Toutefois, au cours des années précédentes, la renommée de l'auteure chancelait déjà : elle n'était plus comparable à celle du début des années 1930, fût-ce à cause de l'antisémitisme grandissant ou à cause de l'affirmation de nouvelles tendances en littérature. Pendant ces années-là, Irène Némirovsky fut tourmentée d'un côté par des nécessités économiques, de l'autre par le désir d'ouvrir de nouvelles voies, comme le montrent ses tentatives de changer de manière et même de matière. Avec *Deux* elle choisit un milieu français et construit une chronique familiale qui se déroule d'une guerre à l'autre, selon un modèle qui sera aussi celui des *Biens de ce monde* et des *Feux de l'automne*. Puis, avec *Le Maître des âmes*¹⁹ et *Les Chiens et les loups*, elle traite à nouveau du milieu juif. Enfin, avec *Suite française* elle expérimente encore une nouvelle manière caractérisée par le choix du roman choral et, surtout, par le ton de la narration, tantôt tranchant, tantôt ironique ou comique²⁰, tantôt poétique. Lorsqu'elle écrivait, l'auteure, si elle semblait bien consciente de la valeur de son roman, savait aussi qu'il n'était pas question d'en espérer une parution imminente : « Ne pas se faire d'illusions : ce n'est pas pour maintenant »²¹.
- 8 En 1942, après sa mort tragique à Auschwitz commence son purgatoire, son oubli. Quatre ans plus tard, en 1946, paraît *La Vie de Tchekhov*, qui est le premier ouvrage de l'auteure publié après la guerre. Jean-Jacques Bernard, fils de Tristan Bernard, dramaturge et lui-aussi interné pendant un mois dans un camp de concentration, en écrit la préface :
- Il serait indécent de pleurer telle de ces victimes plus que telle autre : la plus modeste vaut la plus illustre.
- Qu'il nous soit pourtant permis d'accorder à celle-ci un regard particulier, un regret supplémentaire.
- Irène Némirovsky ne laisse pas ses admirateurs les mains vides. Elle a travaillé jusqu'au dernier jour. Son œuvre ne s'arrête pas avec elle. De précieux manuscrits, s'ajoutant à ses ouvrages publiés, affermiront sa survie littéraire. Dans sa retraite nivernaise, elle préparait un grand roman cyclique sur la vie russe, dont nous n'avons malheureusement que des fragments.²²
- 9 Si Jean-Jacques Bernard a été le premier à prendre la parole publiquement pour parler d'Irène Némirovsky et pour dénoncer son oubli, il aura aussi été le seul, du moins pendant longtemps. En effet, entre 1946 et 2004, y compris dans les recensions consacrées à ses romans posthumes, on ne dénonce que très rarement le fait qu'Irène Némirovsky soit injustement méconnue. Ainsi, pour Jean Auger-Duvignaud la parution de *La Vie de Tchekhov* devient l'occasion de parler du dramaturge russe plutôt que de redécouvrir Némirovsky. Tout en remarquant la valeur de son œuvre, il souligne également en même temps le déclin du genre qu'elle a choisi : « Les biographies romancées sont un genre faux et commencent heureusement à passer de mode, mais Irène Nemirovski réalise un tour de

force : elle ne tombe ni dans le banal, ni dans la rhétorique habituelle à ce genre d'ouvrages »²³. En 1947 *Les Biens de ce monde*, qui avait déjà paru sous forme de feuilleton dans *Gringoire* en 1941, paraît en volume chez Albin Michel. Si au moment de la première parution du roman les Films Gibé auraient même souhaité en tirer un film²⁴, en 1947 cette chronique de la vie provinciale n'a pas un très grand retentissement dans les revues. Dans *Formes et Couleurs* Jacques de Ricaumont en donne un jugement représentatif de l'histoire de la réception d'Irène Némirovsky :

La dernière œuvre d'un écrivain, sauf s'il s'agit d'un fond de tiroir, est toujours la plus émouvante, non parce qu'elle contient obligatoirement son testament spirituel, ainsi qu'on a coutume de le prétendre, mais parce qu'elle manifeste l'état auquel était parvenu son talent [...].

En lisant *Les Biens de ce monde*, le roman posthume d'Irène Némirovsky, on peut mesurer l'évolution qui s'est accomplie chez elle depuis le plus fameux de ses livres, *David Golder* [...]. Pourtant, les moyens dont elle pouvait jouer en virtuose – si pleinement elle les possède – c'est à un sujet qui n'a rien d'original qu'elle les applique : l'histoire d'une famille de la bourgeoisie industrielle du Nord, de 1880 à 1940.²⁵

- 10 À une époque où s'affirment de nouvelles exigences littéraires, Jacques de Ricaumont ne trouve aucun intérêt à ce roman familial. S'il reconnaît à l'écriture d'Irène Némirovsky des « qualités classiques »²⁶, celles-ci ne suffisent pas, d'après lui, à faire la réussite du roman dans la mesure où le sujet choisi est loin d'être captivant. Au moment où paraissent *La Peste* de Camus, *L'Écume des jours* de Vian et, en Italie, *Se questo è un uomo* de Primo Levi, l'art narratif d'Irène Némirovsky peut apparaître à certains moments comme la résurgence anachronique d'une tradition désormais surannée, celle du roman familial. En 1947, ces « qualités classiques » jouent donc contre la renommée posthume de l'auteur et sont interprétées comme un manque de *modernité* dont pâtiennent à la fois la langue et le récit.
- 11 Dix ans plus tard, en 1957, paraissent *Les Feux de l'automne*, chez Albin Michel. Cette année-là aussi, la concurrence est rude et le roman d'Irène Némirovsky ne parvient pas à s'imposer : c'est l'année de *La Jalousie* de Robbe-Grillet, de *Sur la route* de Kerouac et de la traduction française du *Docteur Jivago*. La bévue commise par les éditeurs, qui publient un texte non révisé par l'auteure alors qu'il existe une version accomplie du roman, en dit long sur la légèreté avec laquelle on traite alors l'œuvre d'Irène Némirovsky et sur la connaissance sommaire qu'on a de ses derniers manuscrits²⁷. Les comptes rendus ne manquent pas, mais très souvent les critiques ne vont guère au-delà d'une évocation du succès de l'auteure à son époque. En février 1957 dans *l'Activité littéraire*, *Les Feux de l'automne* sont présentés comme un « roman inédit de l'auteur de *David Golder* », ce qui laisse imaginer qu'à l'époque *David Golder* était encore plus ou moins connu. En avril, Claude Daven intitule son article dans *La Tribune de Lausanne* « Au moment où paraît son dernier livre, souvenez-vous d'Irène Némirovsky ». Le journaliste constate ainsi l'oubli d'une des « plus célèbres romancières d'avant cette guerre »²⁸ dont « on a cessé d'entendre parler depuis 1939 ». Claude Daven, à qui apparemment ont échappé les parutions de *La Vie de Tchekhov* et *Les Biens de ce monde*, exhume l'œuvre d'Irène Némirovsky comme un vestige d'une autre saison littéraire, comme une pièce de collection.
- 12 Il existe même un curieux témoignage de la méconnaissance dont souffre l'écrivaine à l'époque. Le 12 septembre 1950, on retrouve en effet le nom d'Irène Némirovsky en

première page de *La Nouvelle Revue de Lausanne*, mais c'est uniquement à cause d'une confusion homonymique. L'auteur de l'article cherche à élucider une étrange affaire de vol de bons du trésor survenue à Arras en juillet 1949, affaire qui fait remonter à la surface d'anciens crimes restés jusqu'alors irrésolus et dont certains dateraient même de l'Occupation. Or la mystérieuse affaire d'Arras serait liée, selon la journaliste, au meurtre à Paris de la secrétaire d'un député, Rosa Némirovsky, dont le coupable était encore inconnu : « Elle était la fille d'Irène Némirovsky, auteur de *David Golder*, morte en déportation. Ces deux femmes savaient-elles trop de choses ? On le suppose »²⁹. La journaliste se perd alors en conjectures sur un complot présumé qui se cacherait derrière la mort d'Irène à Auschwitz. Mais la pauvre Rosa en question n'a aucun lien de parenté avec l'écrivain...

- 13 Cependant le nom de l'auteur apparaît dans la presse étrangère dans d'autres occasions encore. Ainsi, par exemple, en 1957, Irène Némirovsky, dont autrefois on admirait « l'écriture virile »³⁰, attire l'attention d'un auteur assez prolifique de romans sentimentaux, Carola Prosperi. Celle-ci donne, dans *La Stampa*, un compte rendu de *La Vie de Tchekhov*, dont pourtant il n'existe encore aucune traduction italienne³¹. En France, on continue à publier les œuvres d'Irène Némirovsky, le plus souvent sans aucune notice ou, pire, assorties de données biographiques erronées³². Le roman le plus réédité est certainement *David Golder* qui, dans l'édition Le livre de poche de 1968, présente la première notice que j'aie pu repérer. En 1985 Grasset publie une édition du *Bal* assortie d'une notice plus riche où l'on affirme qu'au moment de son arrestation Irène Némirovsky était en train d'écrire *Suite française* qui « aurait sans doute compté comme une des œuvres maîtresses »³³. À la suite de cette parution, l'hebdomadaire *Elle* consacre un long article à Irène Némirovsky suivi d'un entretien avec Élisabeth Gille, la fille cadette de l'auteure, et d'un autre avec Cécile Michaud, la gouvernante des Epstein qui s'occupa des deux filles de l'écrivain après la mort de la romancière. Les paroles de la gouvernante contribuent à la création de stéréotypes qui accompagneront dorénavant la réception de l'œuvre d'Irène Némirovsky, tel celui concernant le choix de ne pas quitter la France alors qu'en compagnie de son mari, elle aurait pu le faire : « Elle était bonne, trop. S'ils m'avaient écoutée tous les deux »³⁴. Comme le montre cet article paru dans *Elle*, graduellement, l'intérêt pour la biographie d'Irène Némirovsky, considérée dans ses aspects les plus controversés, commence à se superposer à celui que l'on porte à son œuvre.
- 14 En 1992 cette tendance se renforce avec la parution du *Mirador*, biographie imaginaire de l'auteure, écrite par Élisabeth Gille, qui explore certains des traits les plus équivoques de la vie de sa mère, tel que son comportement jugé inexplicable, et qui excipe même d'un sentiment de culpabilité de la France qui aurait d'abord acclamé sa mère, pour se rendre ensuite complice de sa mort. Cette parution ravive l'image d'Irène Némirovsky, mais dans les comptes rendus du *Mirador* forcément on ne parle que de sa vie : pour qu'elle récupère sa dignité d'écrivaine il faudra attendre encore une douzaine d'années.
- 15 Après le rappel de ces faits, il est temps pour nous de revenir à présent à la question paradoxale posée en début d'article. Pourquoi Irène Némirovsky a-t-elle été oubliée ? Sans doute, au lendemain de la guerre, Irène paye-t-elle le choix d'avoir publié dans des revues de droite, telles que *Candide* ou *Gringoire*. Mais ce n'est pas là la raison principale de ce manque d'attention, comme le montrent les nombreuses occasions de redécouvrir l'œuvre d'Irène Némirovsky qui se succèdent au fil des années et qui se transforment régulièrement en autant de rencontres ratées avec l'auteure. En même temps, ces

occasions manquées prouvent qu'Irène Némirovsky a connu divers degrés d'oubli et surtout qu'elle n'a jamais vraiment été effacée de la mémoire collective. Il faudrait dire plutôt qu'elle s'est trouvée marginalisée par rapport au canon des écrivains du XX^e siècle.

- 16 Au cours des soixante années qui suivent sa mort ses œuvres semblent étrangères à une actualité littéraire dominée d'abord par l'Existentialisme, puis par le Nouveau Roman et, enfin, par l'autofiction. Le roman de Némirovsky est perçu comme un roman aux qualités classiques, voire comme un roman psychologique féminin³⁵, domaine dans lequel elle ne partage cependant pas les orientations existentialistes à la mode apportées au roman sentimental par Françoise Sagan et Christiane Rochefort.
- 17 Mais alors, pourquoi Irène Némirovsky a-t-elle été redécouverte ? Si en 2004 *Suite française* est enfin considéré comme un texte d'actualité, c'est que le contexte littéraire a changé. De nouvelles tendances le dominant et *Suite française* répond finalement à l'horizon d'attente du lecteur³⁶. En effet, depuis les années 1990 se multiplient les parutions et les rééditions de livres qui témoignent de l'extermination des juifs et répondent au besoin de sauvegarder la mémoire des événements tragiques de la Seconde Guerre mondiale. L'institution en 2002 de la Journée Mondiale de la Mémoire des victimes de l'Holocauste et l'attribution la même année du prix Nobel à Imre Kertesz pour une œuvre qui, selon le communiqué officiel, « dresse l'expérience fragile de l'individu contre l'arbitraire barbare de l'histoire »³⁷ donnent l'idée du climat de l'époque. D'ailleurs, le désir de représenter la lutte entre le destin individuel et le destin communautaire³⁸, ainsi qu'Irène Némirovsky le déclare dans ses notes préparatoires à *Suite française*, révèlent une surprenante affinité entre son œuvre et celle de Kertesz. En 2004, *Suite française* est couronné du prix Renaudot : le moment était arrivé pour la publication de ce roman dont l'existence, si l'on y réfléchit, était pourtant déjà connue. Trois facteurs, qui intéressent également le public, en font un succès international : le destin de l'auteur, les rocambolesques vicissitudes de la publication du roman et bien sûr, le roman lui-même. *Suite française*, qui paraît aussi avec un dossier contenant les dernières lettres de l'auteure, est accueilli en tant que témoignage de l'exode et de la guerre écrit par une juive destinée à terminer sa vie à Auschwitz. Mais il s'agit d'une méprise. S'il offre un témoignage partiel sur l'exode et l'Occupation, *Suite française* ne raconte ni la guerre (du moins le roman n'offre-t-il pas une représentation fidèle de l'Histoire), ni les jours qui ont précédé la déportation de l'auteure. En effet, les notes de l'auteur dévoilent l'intention de peindre les réactions de l'homme face à la tragédie et non les faits en eux-mêmes. L'attention de Némirovsky ne porte donc pas sur l'Histoire, mais plutôt sur les mobiles et les comportements humains³⁹.
- 18 La lecture de *Suite française* comme témoignage de l'époque, également soutenue par son adaptation cinématographique sortie récemment, a coïncidé avec la mise en valeur de l'expérience biographique de Némirovsky en tant que juive, catégorie dans laquelle, pourtant, elle ne s'est jamais vraiment reconnue, surtout en tant que romancière. De fait, son identité de juive convertie et tuée à Auschwitz a déclenché une polémique sur l'antisémitisme présumé de l'auteure, surtout aux États-Unis⁴⁰. Cette accusation, contre laquelle Irène Némirovsky s'était déjà défendue de son vivant⁴¹, se pose à présent avec une violence inouïe, à cause d'un contexte historique complètement nouveau par rapport à celui où ses œuvres avaient été écrites. Comme l'a dit Angela Kershaw, Auschwitz a bouleversé le destin de la romancière mais aussi la façon dont le narrataire peut interpréter son œuvre. De fait, le lecteur qui connaît les atrocités d'Auschwitz est désorienté par les portraits de juifs esquissés par Irène Némirovsky⁴². Et l'on comprendra

que certains des aspects de son œuvre qui avaient fait sa renommée dans les années 1930 puissent fournir quelque motif de critique à ses détracteurs actuels. Le rapport conflictuel de l'auteure avec son identité juive obsède principalement la critique et la presse américaines, dans lesquelles on n'aborde presque jamais l'œuvre de Némirovsky sans que se pose la question de sa judéité. L'auteure se voit alors parfois accusée d'avoir renié « son appartenance au peuple juif au lieu de faire cause commune avec ses coreligionnaires »⁴³ et d'avoir fait de ses personnages – que l'on repense par exemple à David Golder – « des stéréotypes qui auraient conforté l'antisémitisme de l'époque »⁴⁴. Plusieurs comptes rendus parus à la suite de la parution de la première biographie de l'auteur écrite par Jonathan Weiss s'inscrivent dans la même lignée :

La mort de Némirovsky, écrit La Farge, éclipse la vie qui l'a précédée et rend difficile de parler d'elle autrement qu'en personnage tragique, martyr, ou sainte juive ». Mais, ajoute La Farge, il faut examiner la vie de Némirovsky avant son arrestation – en particulier sa collaboration avec l'hebdomadaire *Gringoire* et avec des intellectuels de droite comme Paul Morand. Il en résulte que Némirovsky était « moins angélique que ses lecteurs ne voudraient le croire ».⁴⁵

- 19 Francine Prose déclare quant à elle que « Némirovsky était une antisémite sérieuse »⁴⁶, alors que sous la plume de Ruth Franklin on peut lire que ses « portraits de juifs sont implacablement tendancieux »⁴⁷. Enfin, dans la même veine, s'il précise qu'« il est difficile de dire [du roman *Les Chiens et les Loups*] qu'il est foncièrement antisémite », Jonathan Coetzee n'en écrit pas moins que, selon l'auteure, « les deux races, juive et française, n'ont pas d'avenir ensemble »⁴⁸. Idée que l'on retrouve également dans certains articles scientifiques. Anna Norris, dans un texte paru en 2008 tient les propos suivants :

Si ses écrits ne mettent pas tous en scène des personnages juifs, ceux qui apparaissent sont malheureusement toujours dépeints comme des hommes et des femmes appartenant tout d'abord à une race à part, une race dotée d'innombrables tares physiques et morales. De plus, ces personnages qui sont tous d'origine étrangère, non intégrés et à l'écart de la société française et européenne, sont à la recherche d'une validation qu'ils ne pensent obtenir que par le biais de l'argent et du pouvoir.⁴⁹

- 20 Ces dernières remarques sont sans doute tout à fait pertinentes, puisque dans son cahier, Irène Némirovsky écrit : « je démontre l'inassimilabilité, quel mot, Seigneur... Je sais que c'est vrai »⁵⁰. Pourtant, ces notes semblent constituer une amère constatation, un manque d'espérance, plutôt qu'une marque d'antisémitisme. Ces accusations reviennent de manière récurrente sur un seul et même motif : « Irène Némirovsky était-elle antisémite ? Était-elle une juive qui détestait les juifs ? »⁵¹. Si les réponses à de telles accusations n'ont pas tardé à venir⁵², on constate cependant que, même dans les apologies de l'auteure, fût-ce dans les articles scientifiques qu'on lui a consacrés, on n'exhorte jamais le lecteur à lire les ouvrages de Némirovsky indépendamment de son identité juive, de son destin tragique, ou de son attitude vis-à-vis des juifs, considérée comme foncièrement inexplicable.
- 21 Le fait est acquis : la plume d'Irène Némirovsky a été féroce envers les juifs. Cependant, la cause de l'oubli dont son œuvre a été victime n'est pas là, et pas même dans le sentiment de culpabilité supposé de la France. Durant l'après-guerre ses romans paraissaient plus démodés qu'insoutenables et d'ailleurs l'histoire littéraire a su pardonner des fautes bien plus graves que celles d'Irène Némirovsky. Si l'on en croit les journaux, c'est plutôt à la réception actuelle de ses textes que cela aura porté préjudice – et tout particulièrement aux États-Unis – qu'à la réception de l'auteur à compter du milieu des années 1940.

- 22 Ces polémiques n'ont pas réussi à entamer le succès de *Suite française* qui, même s'il fut fondé sur une équivoque, a favorisé l'attention accordée par la critique à toute l'œuvre d'Irène Némirovsky, ainsi que la diffusion de cette œuvre dans les librairies du monde entier : ce roman a fait sortir son auteure du purgatoire de l'oubli, mais gageons aussi que *Suite française* la préservera à l'avenir des affres d'un nouvel oubli. Son œuvre est désormais un classique du XX^e siècle, non pas dans le sens où l'entendait Ricaumont, mais parce que, comme le dirait Calvino, ses romans n'ont pas fini de dire ce qu'ils ont à dire.

NOTES

1. « On n'en saurait douter, *David Golder* est un chef-d'œuvre » (A. Thérive, « Les livres », dans *Le Temps*, 10 janvier 1930, p. 3). Les mots de Thérive furent repris dans de nombreuses plaquettes publicitaires parues dans les semaines consécutives et aussi dans certains comptes rendus. Dans *Comœdia*, le jour suivant on peut lire : « L'opinion est catégoriquement exprimée, et l'auteur du roman *David Golder*, Mme Irène Némirovsky, en concevra sans doute une juste fierté. André Thérive a du cran » (*Comœdia*, 11 janvier 1930, p. 3). *Comœdia* avait annoncé la parution de *David Golder* dès le 7 décembre 1929 : « On annonce aussi *David Golder*, roman de Mme Irène Némirovsky, l'auteur inconnu et subitement découvert tandis qu'on imprimait son manuscrit » (*Comœdia*, 7 décembre 1929, p. 3). Quelques jours plus tard, la même revue donne la nouvelle de la traduction prochaine de *David Golder* en anglais, en allemand et en hongrois (Le Lutécien, « Petit Courrier littéraire », dans *Comœdia*, 15 décembre 1929, p. 3), puis quelques mois plus tard elle annonce la parution de *David Golder* aux États-Unis, en Allemagne, en Espagne, en Roumanie, en Hollande, en Hongrie, en Suède alors que des négociations seraient en cours pour l'Italie, la Norvège, la Tchécoslovaquie, et la langue yiddish (Le Lutécien, « Petit Courrier littéraire », dans *Comœdia*, 4 avril 1930, p. 3). *Comœdia* fut toujours très attentive à Irène Némirovsky : en 1926 la revue annonça la parution du *Malentendu* dans les *Œuvres libres* (*Comœdia*, 11 janvier 1926, p. 3) et en 1932 elle fait même mention du lieu où Irène Némirovsky passe ses vacances (« Où les écrivains vont-ils passer leurs vacances », dans *Comœdia*, 21 juillet 1932, p. 3).
2. Et pourtant en 1932 dans *Les Nouvelles littéraires* on remarque que le succès des *Mouches d'automne* a été « assez mince » (M. Bazy, « *Les Mouches d'automne* par Irène Némirovsky », dans *Les Nouvelles littéraires*, 27 février 1932, p. 3).
3. R. Brasillach, « Causerie littéraire », dans *L'Action française*, 31 mai 1934, p. 5.
4. Journal de travail cité par O. Philipponnat, P. Lienhardt, *La Vie d'Irène Némirovsky*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2007, p. 255.
5. R. Lalou, « Films parlés », dans *Le Progrès de Lyon*, 1^{er} mars 1935, p. 2.
6. Lettre inédite d'Irène Némirovsky à René Lalou, 5 mars 1935 (NAF 14692, Bibliothèque Nationale de France, f. 6).
7. Edmond Jaloux, « L'Esprit des livres », dans *Les Nouvelles littéraires*, 9 mars 1935, p. 5.
8. I. Némirovsky, *Le Vin de solitude*, dans Id., *Œuvres complètes*, éd. O. Philipponnat, Paris, Le Livre de Poche, 2011, t. I, p. 1173-1174.
9. H. Bidou, « Le Mouvement littéraire », dans *La Revue de Paris*, 15 novembre 1935, p. 122.
10. H. de Regnier, « La vie littéraire », dans *Le Figaro*, 2 novembre 1935, p. 7.
11. R. Fernandez, « *Jézabel*, d'Irène Némirovsky », dans *Marianne*, 24 juin 1936, p. 4. La même année *Le Bal* fait l'objet d'une définition de mots croisés dans *Les Nouvelles littéraires*, fait qui

décèle la grande popularité de l'écrivainne : « Certain a fourni un sujet à R. Radiguet et un titre à H. [sic] Némirovsky » (R. Dacy, « Mots croisés », dans *Les Nouvelles littéraires*, 22 août 1936, p. 7). Les deux romans avaient déjà été rapprochés dans l'annonce de la publication du roman dans *Comœdia* le 17 décembre 1930, p. 3.

12. Lettre inédite de Michel Epstein à Albin Michel, 19 janvier 1938 (NMR 6.25, IMEC).

13. Journal de travail cité par O. Philipponnat, P. Lienhardt, *op. cit.*, p. 294.

14. Lettre inédite de Michel Epstein à Albin Michel, 16 janvier 1938 (NMR 6.25, IMEC).

15. Lettre inédite d'Albin Michel à Michel Epstein (NMR 6.25, IMEC [lettre non datée et non signée]).

16. Journal de travail cité par O. Philipponnat, P. Lienhardt, *op. cit.*, p. 294.

17. « Deux par Irène Némirovsky », dans *Marianne*, 15 avril 1939, p. 7. En effet, c'était ainsi que l'éditeur avait présenté *Deux* au moment de sa parution (cf. O. Philipponnat, Notice à *Deux*, dans I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 12).

18. Ainsi quelques citations issues du *Matin* relèvent d'abord la réduction progressive de l'espace qui lui est consacré dans la presse, puis son exclusion complète du marché éditorial. En 1939 elle pouvait encore aspirer à un compte rendu pour *Deux* (Les coupe-papier, « Les livres », dans *Le Matin*, 21 mai 1939, p. 4). Puis, en 1941 on ne retrouve le nom de Némirovsky que dans une liste d'écrivains qui dissimuleraient leur ascendance juive (Article non signé, « Les Juifs renieraient-ils leur origine ? Naguère, Israël se vantait d'être la race élue », dans *Le Matin*, 8 octobre 1940, p. 1-2, p. 2). Enfin, en 1942, dans un entrefilet, on annonce que ses livres, avec ceux d'autres écrivains, ont été retirés de la vente (Article non signé, « Les livres des écrivains juifs ne sont plus vendus à l'Hôtel Drouot », dans *Le Matin*, 6 novembre 1942, p. 2).

19. Le roman avait paru dans *Gringoire* en 1939 sous le titre *Les Échelles du Levant*.

20. Pour l'ironie et le comique dans *Suite française*, cf. Yves Baudelle, « "L'assiette à bouillie de bonne-maman" et "le râtelier de rechange de papa". Ironie et comique dans *Suite française* », dans *Roman 20-50*, 54, décembre 2012, p. 109-123.

21. Journal de travail partiellement reproduit dans I. Némirovsky, *Suite française*, Paris, Gallimard, « Folio », 2006, p. 531.

22. J.-J. Bernard, Avant-propos à I. Némirovsky, *La Vie de Tchekhov*, Paris, Albin Michel, 1946, p. 6. Il est impossible de savoir où Jean-Jacques Bernard a pu trouver ces informations, qui d'ailleurs sont partiellement erronées car *Suite française* n'est pas un roman russe et heureusement il nous en reste plus que quelques fragments.

23. J. Auger-Duvignaud, « Notes bibliographiques. Irène Némirovsky, *La Vie de Tchekhov* », dans *La Pensée*, n. 16, janvier-février 1948, p. 154.

24. Le projet toutefois n'aboutira à rien. Voir la notice d'Olivier Philipponnat à *Les Biens de ce monde* dans I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 906.

25. J. de Ricaumont, « *Les Biens de ce Monde*, par Irène Némirovsky », dans *Formes et couleurs*, 3, 1947.

26. Ibidem. Par contre, en 1941, on avait plutôt admiré la « simplicité classique » de l'intrigue du roman *Les Chiens et les Loups* (P. Guigou, « Les Livres. *Les Chiens et les Loups* », dans *L'Étudiant français, Organe de l'Institut de l'Action Française*, 10 mars 1941, p. 4).

27. Cf. T. Lussone, « Per una nuova edizione di *Les Feux de l'automne* di Irène Némirovsky », dans *Rivista di Letterature moderne e comparate*, LXIV, 2011, p. 327-342. Cf. aussi O. Philipponnat, Notice à *Les Feux de l'automne*, dans I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 1182.

28. J. C. Daven, « Au moment où paraît son dernier livre : Souvenez-vous d'Irène Némirovsky », dans *La Tribune de Lausanne*, 14 avril 1957, p. 7.

29. I. Mathey-Braires, « Le film des mystères d'Arras », dans *La Nouvelle Revue de Lausanne*, 12 septembre 1950, p. 1.

30. F. Lefèvre, « Une révélation. Une heure avec Irène Némirovsky », *Les Nouvelles littéraires*, 11 janvier 1930, p. 1-2, p. 2.

31. C. Proserpi, « Episodi della vita di Cécov rivelati dal “dossier” d’una deportata », dans *La Stampa*, 26 octobre 1957, p. 3.

32. Voir par exemple *Jézabel*, Paris, Éditions « J’ai lu », 1969, où sur la quatrième de couverture on affirme qu’Irène Némirovsky serait née en 1905. Impossible de savoir s’il s’agit d’une coquille ou si l’éditeur a été lui aussi victime de la publicité organisée quarante ans plus tôt par Grasset, qui, afin de tirer profit de l’âge de l’auteur, l’incita à se déclarer plus jeune qu’elle ne l’était vraiment.

33. Notice à I. Némirovsky, *Le Bal*, Paris, Grasset, 1985.

34. Propos recueillis par P. Rosset, « À la recherche d’Irène Némirovsky, jeune femme russe, écrivain français », dans *Elle*, 9 décembre 1985, p. 46-47, p. 47. C’est dans le village des parents de Cécile Michaud que les Némirovsky s’étaient réfugiés.

35. À ce sujet cf. A. König, *Littérature féminine ? Französische Romanautorinnen der dreißiger Jahre*, München, M press, 2005 et aussi Id., « “Pour redonner à la vie ce goût âpre et fort”, Irène Némirovsky – Autorin der dreißiger Jahre », dans R. Kroll et M. Zimmermann (dir.), *Gender Studies in den romanischen Literaturen : Revisionen, Subversionen*, t. II, Francfort s. M., Dipa, 1999, p. 95-113. Pour ce qui concerne le roman psychologique cf. P. Renard, « Des romans d’analyse teintés de mélancolie slave », dans *Le français dans le monde*, 374, mars-avril 2011, p. 56-57.

36. L’application « N-gram viewer » proposée par « Google books » est un outil assez intéressant pour observer l’évolution de la renommée de l’auteure à partir de 1929 jusqu’à nos jours. L’application, après avoir fouillé dans les données textuelles de « Google Books », présente le résultat de la recherche dans une courbe. La courbe obtenue suite à la recherche « Némirovsky » dans les données de 1926 à nos jours confirme plusieurs des hypothèses avancées dans cet article : jusqu’en 1933 la courbe remonte graduellement, ensuite, elle a un cours irrégulier jusqu’en 1941, quand elle commence à descendre. À partir de ce moment-là, les références à Irène Némirovsky se font rares et pourtant de temps en temps, il est possible de repérer son nom dans des livres et des revues. Il est intéressant de noter que la courbe des occurrences pour Irène Némirovsky commence à remonter déjà en 2000, donc avant la parution de *Suite française*. Il est même possible de comparer les occurrences de Némirovsky avec celles d’autres écrivains de la même époque. Si, à titre d’exemple on compare celles de Némirovsky avec celles de Yourcenar, qui était née, elle aussi en 1903, et qui, tout comme Irène Némirovsky, avait publié en 1929 son premier roman, *Alexis ou le Traité du vain combat*, on s’aperçoit que jusqu’en 1933 Irène Némirovsky devait apparaître même plus prometteuse que Marguerite Yourcenar [l’application est disponible à la page <https://books.google.com/ngrams>].

37. Consulté le 28/11/2016, URL : http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2002/press-f.html.

38. Journal de travail cité par O. Philipponnat, notice à *Suite française*, dans I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, cit., t. II, p. 1465.

39. Journal de travail partiellement reproduit dans I. Némirovsky, *Suite française*, [Paris 2004], Paris, Gallimard, « Folio », 2006, p. 527.

40. Pour les caractères propres à la réception américaine de Némirovsky je renvoie à J. Weiss, « La réception des œuvres d’Irène Némirovsky aux États-Unis », dans *Roman 20-50*, cit., p. 125-136.

41. Tout de suite après la parution de *David Golder*, Irène Némirovsky s’était défendue des accusations d’antisémitisme. Voir, par exemple, l’interview de Nina Gourfinkel à l’auteure parue dans *L’Univers israélite* le 28 février 1930, dans laquelle Irène Némirovsky déclare avoir décrit les juifs comme elle les a vus (p. 677-678). Les polémiques étaient encore vivantes en 1935, quand *Le Journal Juif* publie une lettre à Irène Némirovsky d’un certain M. A. Shual qui l’accuse d’offrir, avec ses descriptions des juifs, « du pain béni [...] aux meutes antisémites » (M. A. Shual, « À Irène Némirovsky », dans *Le Journal Juif*, 29 novembre 1935). Il faut aussi remarquer que très souvent dans les critiques de l’époque on fait référence à l’origine de l’auteure et même à sa « race ».

42. A. Kershaw, *Before Auschwitz, Irène Némirovsky and the Cultural Landscape of Inter-war France*, New York, Routledge, 2010, p. 3-4; mais à ce sujet cf. aussi J. Weiss, *op. cit.*, p. 126. À propos des

réactions du lecteur face la lecture des descriptions des juifs cf. aussi A. Norris, « Guerre et identité juive : Irène Némirovsky et la haine de soi », dans *Women in French Studies*, Special issue, 2009, p. 138-146, p. 138.

43. J. Weiss, *op. cit.*, p. 129.

44. *Ibidem*.

45. *Ibid.*, p. 128. Dans son article Weiss traduit et cite P. La Farge, « Behind the Legend. A new biography of Irène Némirovsky reveals an author less saintly than her current readers might like to believe », dans *Tablet. Jewish news and Politics, Jewish Arts and Culture, Jewish Life and Religion*, 12 septembre 2006 (Consulté le 28/11/2016, URL : <http://www.tabletmag.com/jewish-arts-and-culture/books/199711/ghetto-shared-history-of-a-word>).

46. F. Prose, « Heidegger, Némirovsky and Anti-Semitism », émission du 7 mai 2010, citée et traduite par J. Weiss, *op. cit.*, p. 130.

47. R. Franklin, « Scandale française [sic] », dans *The New Republic*, 30 janvier 2008, cité et traduit par J. Weiss, *ibidem*.

48. Coetzee, « Irène Némirovsky: The Dogs and the Wolves », dans *New York Review of Books*, 20 novembre 2008, cité et traduit par J. Weiss, *ibid.*, p. 131.

49. A. Norris, *op. cit.*, p. 138-139.

50. Journal de travail cité par O. Philipponnat, P. Lienhardt, *op. cit.*, p. 282.

51. « Haine de soi », dans *Libération*, 1^{er} mars 2007, (Consulté le 28/11/2016, URL : http://next.liberation.fr/livres/2007/03/01/haine-de-soi_86250).

52. Cf. par exemple les études de Susan Rubin Suleiman, dans lesquelles la réflexion sur l'identité de l'auteur, qui reste cruciale dans l'approche de son œuvre, prend une ampleur bien différente : S. Suleiman, « Irène Némirovsky and the "Jewish Question" in Interwar France », dans *Yale French Studies*, 121, 2012, p. 8-33 ; Id., « Famille, langue, identité : la venue à l'écriture dans *Le Vin de solitude* », dans *Roman 20-50*, cit., p. 57-74.

RÉSUMÉS

À son époque Irène Némirovsky était connue à la fois de la critique et du grand public. En 1929, la parution de *David Golder* la consacre comme écrivain de succès alors qu'elle est encore très jeune. Puis, pendant les années 1930, Irène Némirovsky publie presque un roman par an : les principales revues de l'époque consacrent toujours de l'espace à ses ouvrages et on parle d'elle même dans les chroniques mondaines. Toutefois, après sa déportation, Irène Némirovsky tombe dans l'oubli : des années 1940 à 2004, ses œuvres continuent à être publiées régulièrement sans pourtant attirer l'attention de la critique ni du public. L'article vise à rechercher les raisons de cet oubli qui touchent, en réalité, plusieurs domaines. Si d'un côté l'oubli de cette écrivaine, victime du pays qu'elle considérait comme sa patrie de l'esprit, peut être lu comme le symptôme du refoulement d'une saison embarrassante de l'histoire française, de l'autre il est aussi motivé par des raisons strictement littéraires.

INDEX

Mots-clés : Oubliés, Némirovsky (Irène), Judaïsme, Suite française, Golder (David), roman de femmes, années Trente